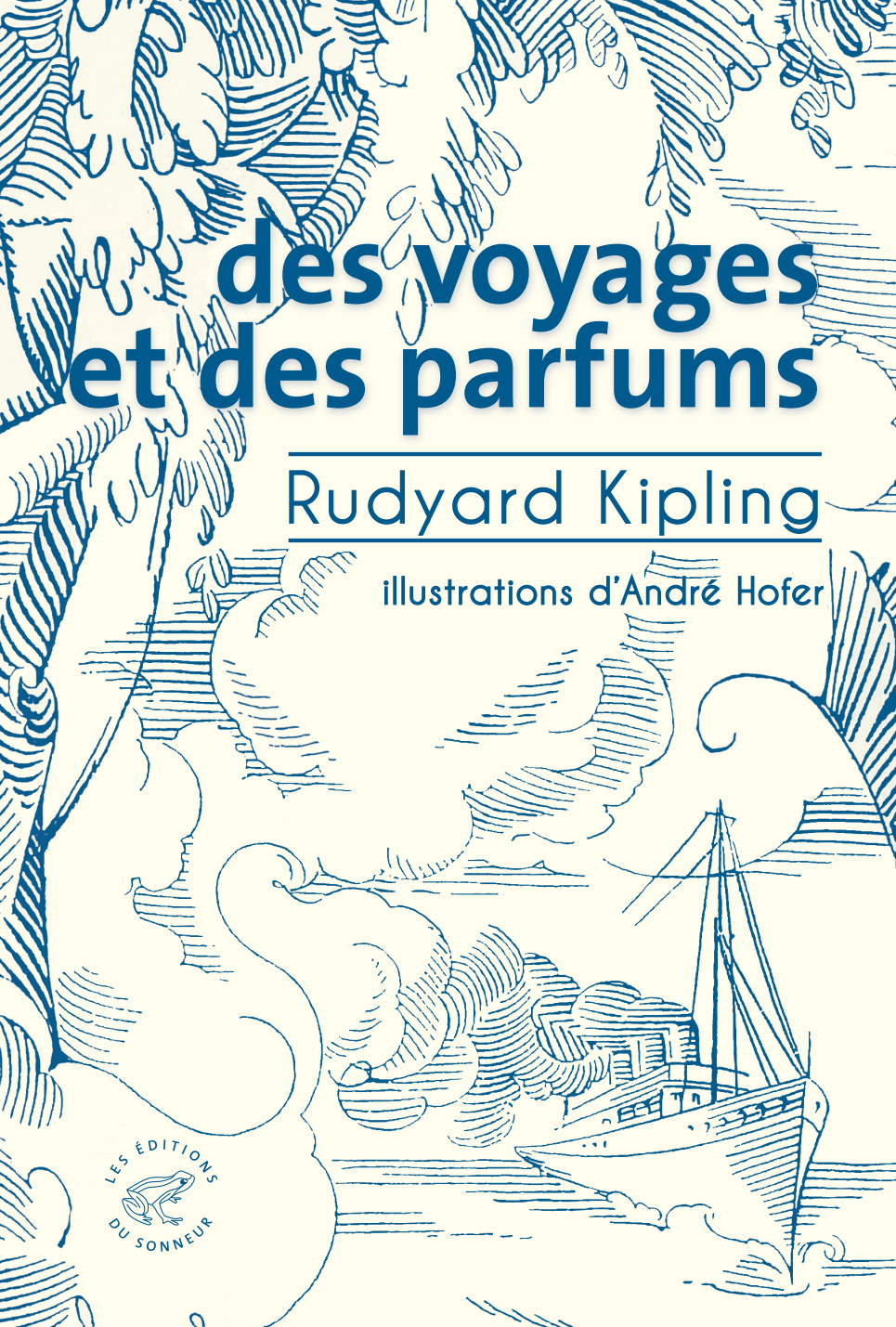
des voyages et des parfums

Rudyard Kipling

illustrations d'André Hofer



LES ÉDITIONS DU SONNEUR

des voyages
et des parfums

Titre original : *Some Aspects of Travel*
© Les Éditions du Sonneur, 2021

ISBN : 978-2-37385-243-1
Dépôt légal : octobre 2021
Conception graphique : Sandrine Duvillier
Illustration de couverture : André Hofer

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

des voyages et des parfums

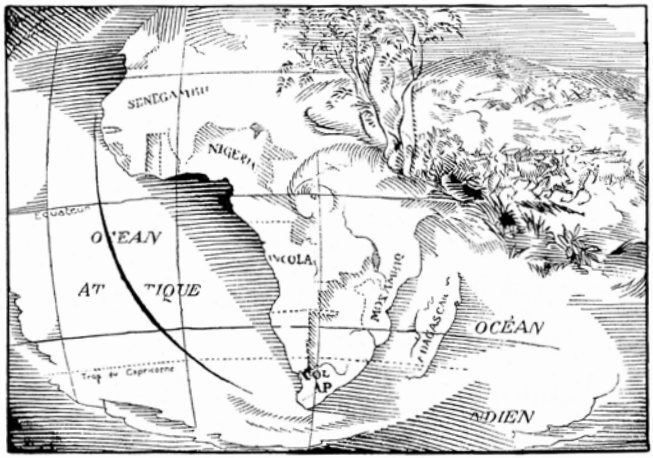
Rudyard Kipling

Illustrations d'André Hofer

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Anne-Sylvie Homassel

Introduction d'Éric Dussert

LES ÉDITIONS DU SONNEUR



JE DOIS COMMENCER par vous prier de m'excuser. Ne vais-je pas aborder, en effet, des sujets sur lesquels vous êtes bien plus savants que moi ?

Si je ne puis prétendre avoir beaucoup voyagé, j'ai cependant rencontré de nombreux voyageurs, ce qui m'a mené à cette constatation : ce qu'ils écrivent de leurs expériences à destination du public et ce qu'ils racontent à leurs amis diffère en plus d'un point. C'est donc de ces aspects plus intimes, plus personnels du

voyage que je voudrais vous entretenir. Aspects qui peuvent sembler futiles ou absurdes, mais il faut garder à l'esprit que dans quelques années, la plupart des modes de transport dont nous usons auront profondément changé, de même que les sensations physiques et mentales qu'ils nous procurent. L'heure approche où les hommes recevront leurs impressions ordinaires d'un nouveau pays d'un seul coup, à la manière d'un plan, et non progressivement, à celle de la perspective, où les distances les plus extrêmes seront parcourues en moins d'une semaine – cent soixante-huit heures –, où le terme d'« inaccessible », qu'on appliquait naguère à tel ou tel lieu de la surface du globe, aura perdu tout sens. Ce soir, donc, je me présente à vous, pour ainsi dire, en chroniqueur d'expériences bientôt obsolètes.

Il y a bien longtemps, l'un de mes amis fut chargé de cartographier une région peu connue d'Asie. À son retour, je lui demandai quelle était la teneur de ses pensées pendant son travail. Il me répondit ceci : dès lors que ses compagnons avaient été absorbés par la routine du campement, son esprit s'était mis à tour-

ner autour d'un triangle inquiet, dont il traça le contour dans les airs tout en me parlant : les provisions, le risque de tomber malade et la distance. Cette figure était aussi réelle que si elle avait été tracée sur un tableau noir. C'était un triangle isocèle à l'étroite base, au centre duquel mon ami avait l'impression d'évoluer, flanqué d'un côté par les provisions et par la maladie de l'autre, le regard éternellement fixé sur le point D – comme distance –, lequel ne cessait, lui, de reculer. Lorsque la mission fut achevée et les relevés complétés, ce point D, dit mon interlocuteur, s'ouvrit et le laissa passer. Jusqu'à cet instant, il s'était senti contraint – « harnaché », précisait-il – par ces lignes imaginaires. Nous avions longuement discuté de cette sensation, me souviens-je, et dans notre détermination à comprendre comment les pensées de mon interlocuteur s'étaient projetées à l'intérieur d'un triangle, nous avions oublié, je crois, l'essentiel : le phénomène n'avait fait son apparition que lorsque ce jeune homme avait été accablé de travail.

Cette histoire a éveillé mon intérêt pour ce que l'on pourrait appeler la psychologie des corps qui se

meuvent sous une certaine pression. La plupart des hommes que j'ai pu croiser connaissaient cette tension du voyage et je leur ai demandé – comme j'ai demandé à nombre d'autres voyageurs depuis – comment ils se figuraient leurs propres expériences. Peu de choses sont plus sujettes à caution que la manière dont un homme – qui plus est, un Anglais – peut témoigner de ses propres sentiments. Et dans les rares cas où l'on croise un individu qui peut et qui veut bien les exprimer, l'on se rend compte que les quelques jours de bain, de vêtements propres et de retour à une société un tant soit peu variée brouillent la clarté de ses souvenirs. Les voyageurs, tels les truites de mer, devraient être pêchés au moment où ils entrent en eaux vives, lorsque les sensations leur collent encore à la peau.

Il me semblait cependant, à en croire les témoignages recueillis, que quelques individus œuvrant sous le joug des responsabilités en tant que meneurs d'expédition, qu'elles soient dédiées à la prospection, à l'exploration ou à la science, en viennent à modeler une image plus ou moins définie de leur travail à l'intérieur de laquelle – ou en référence à laquelle – ils

accomplissent leurs tâches. Par souci de concision, appelons ces images des lignes de pression.

Hormis le cas dont je vous ai fait part, je n'ai pas connaissance de lignes de pression qui aient pris la forme d'une figure géométrique parfaite. Un homme, qui avait mené une expédition assez éprouvante, m'a raconté que cette ligne de pression fit son apparition après quelques jours de marche forcée sous la forme d'une barre ou diagonale ombrée, qui se trouvait un peu au-dessus et légèrement à droite de son œil droit. C'était une image mentale des plus distinctes, presque aussi persistante qu'une rayure sur un verre de lunette. Et il avait l'impression de la repousser en permanence, ou bien de se frayer un chemin vers elle en jouant des coudes. Après une bonne journée de travail, la barre était d'un contour net et ferme. Les mauvais jours – chargements perdus et déplacements retardés –, elle se désagrégeait en flocons effilochés. Il garda en lui cette barre durant quelques jours après son retour à la civilisation, comme on garde, aux premiers jours des vacances, la mémoire de la cloche qui sonne le début des cours.